



De la difficulté d'aimer la politique

Par
Alexandre Lacroix



Directeur
de la rédaction

23 juillet 1967. Mon père – toujours très présent dans ma mémoire – prépare l'École nationale d'administration, l'ENA. La société de son temps est très hiérarchique. Lui vient de province, du Poitou, ses parents sont marchands de chaussures ; il dépare à Sciences-Po, il n'a pas la même assise que ses congénères. Mais il travaille avec une résolution douloureuse. Il écrit, à cette date, dans son journal : « *Le vide, de tous côtés. Avec cette obstination de vivre, de parvenir à prendre place dans "l'élite bourgeoise", que je hais, et d'agir dans cette société...* » Agir, c'est alors son aspiration, son maître mot. Il est socialiste de cœur, il entend bouger les lignes. L'ENA, pour lui, n'est qu'un outil pour modifier les règles du jeu. « *Ma réussite ne sera-t-elle pas la revanche de nombreuses générations de petites gens, taillables et corvéables à merci, sur la bourgeoisie nantie ?* » se demande-t-il, avant de tomber sur cette réponse lucide : « *Toujours le même cercle vicieux. Mon ambition vécue sur le mode du règlement de compte et en même temps de la trahison.* » Il ajoute, quelques lignes plus bas : « *Il ne faut jamais laisser coïncider ses sentiments et ses intérêts, dit quelque part Stendhal: voilà bien la formule du cynisme idéal.* » Un avertissement qu'il n'écouterait pas.

30 août 1975. Trois jours avant ma naissance, Robert Gourault, député de la Vienne, meurt. Mon père a réussi l'ENA, il travaille à la Cour des comptes, il rêve toujours de politique et obtient le vote de confiance des militants socialistes pour se présenter aux élections législatives partielles dans la 2^e circonscription de son département natal. Enfant du pays, il en est aussi un héros à sa façon. François Mitterrand écarte ce vote militant et parachute Édith Cresson. Je n'ai jamais entendu mon père s'en plaindre, je connais cette séquence par un témoignage que j'ai recueilli assez récemment. Pourtant, le coup est rude : même s'il prétend encourager la démocratie locale, le PS est (déjà) miné par les stratégies de pouvoir personnelles.

10 mai 1981. Mitterrand est élu président ; mon père a contribué à certains points du programme socialiste concernant l'agriculture, mais il ne sera pas directeur de cabinet, ni rien ; il a basculé dans une mélancolie profonde. Il repart vivre à la campagne, loin des sphères du pouvoir.

D'accord, tout ceci est une histoire assez banale, mais, pour moi, elle est édifiante : les grands idéalistes, ceux qui rêvent vraiment de justice sociale, de démocratie, n'ont aucune place dans le jeu politique. Le système des partis les écarte ou les corrompt, les brise quelquefois. Peut-être l'absence de convictions profondes de nos politiciens, leur carriérisme et leur opportunisme, leurs petits calculs et leurs habiletés médiocres de communicants sont-ils un produit récent, une triste tournure qu'a prise la démocratie représentative depuis les années 1970. Peut-être, au contraire, en fut-il ainsi de tout temps – et dans ce cas la politique a toujours été un théâtre ridicule, avec des comédiens rivaux qui portent des masques pour plaire au public et en changeant, en comptant sur l'amnésie de ce dernier. C'est difficile à savoir. Quant à moi, j'en ai tiré une conclusion amère : si vous aimez sincèrement la politique, elle vous brûlera. Elle n'est pas le lieu où l'on change le monde, mais où on le subit – et d'où on le fait subir aux autres.

Il y aura, bientôt, une élection présidentielle. Je ne fais pas la théorie de l'abstention, encore moins sa promotion. Mais je ne suis pas sûr d'aller voter. Lors des soirées électorales, ma voix glisse dans une urne funéraire. /